

XYZ. La revue de la nouvelle

Nos chambres vides

Morgan Le Thiec



Number 131, Fall 2017

YOLO (*You Only Live Once*) : hardis, téméraires, écervelés, aventureux, fonceurs, délurés

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86497ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Thiec, M. (2017). Nos chambres vides. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (131), 26–32.

Nos chambres vides

Morgan Le Thiec

UN ESCARPIN qui écrase une cigarette sur le sol et c'est la porte de secours qui s'entrouvre, le minuscule mouvement de foule des fumeurs invétérés qui veulent retourner dans la salle des fêtes. Je les accompagne, je souris. Trouver une contenance.

À l'intérieur, une fête qui s'étire, une fête qui résiste tant bien que mal au désordre des tables désertées, à l'ivresse, à la fatigue. Je pense à un manège qui ralentit. Il est trois heures du matin. Les corps se traînent, hésitent, s'accrochent à une dernière danse, un dernier verre. Les enfants sont couchés sur des matelas de fortune dans les vestiaires improvisés. Princes et princesses tête-bêche alors que des enceintes crachent des slows des années quatre-vingt.

C'est l'air du petit matin qui rôde déjà, pousse les corps vers les portes de sortie et fait le vide, doucement. C'est le ciel qui blanchira dehors bientôt. La fin des noces et le début du reste de la vie.

Les mariés sont éloignés de quelques mètres l'un de l'autre. Ils s'attardent avec des copains d'enfance, une jeune femme enceinte, une autre qui essaie de finir sa discussion, une petite insomniaque cachée sous sa robe longue. Un des garçons d'honneur est parfaitement ivre, mais docile comme un agneau. Alexandre le soutient comme il peut. Solide, les cheveux ras, coupe militaire, les yeux très clairs dans un visage un peu poupin, le regard doux, Alexandre est un beau garçon. La mariée peut se féliciter. Elle s'appelle Lydie. Elle se trémousse, joue les petites filles émerveillées. Son frère, Nicolas, lève un verre à sa santé en la regardant faire.

Pas facile de trouver une place ici, cette nuit. Je n'aurais peut-être pas dû venir. Le frère de la mariée a été un de mes élèves, il y a peut-être vingt-cinq ans de ça. Je me rends compte que la moitié des invités qui s'attardent dans la salle ont fréquenté l'école primaire où j'enseignais. Certains ont

fait partie de mon groupe. Je les connais tous, presque tous. Dans la rue, je reconnais la plupart de leurs enfants. Des visages, des noms, des trajectoires familiales.

Alexandre fait quelques pas pour se servir une bière. Sa veste et sa cravate ont disparu depuis longtemps. Il rentre lentement sa chemise dans son pantalon.

J'entends dire que le vin était bon. Je m'approche d'une table et me sers un verre. J'ai trouvé une contenance. Je regarde longuement la robe du vin, mais quelque chose me gêne. La musique s'est éteinte, ou alors je n'entends plus rien. On range autour de moi. Des instruments de musique, des assiettes oubliées. Quelqu'un va me balayer.

Quand je lève les yeux de nouveau, je me rends compte qu'Alexandre me regarde. Un regard en biais, très pâle, très doux. Un regard que je connais bien.

Il a beaucoup de mal à rentrer sa chemise dans son pantalon. On sent qu'il a besoin de se concentrer.

Rien à voir avec cet adolescent qui passait son temps à faire des blagues de potache à l'école, dans les cafés, chez les copains. Il se prenait un peu au sérieux, à l'époque, accrochant l'attention des filles au passage. Alexandre, un mélange de charme et d'insouciance. Tout le monde craquait, même les garçons. Seul Simon lui résistait, le ramenait à l'ordre: «T'es ma tête», rigolait Alexandre. «T'as une case en moins, toi», répliquait Simon. C'était un beau duo. Le dilettante et l'intello. Tout était en ordre finalement, depuis l'école primaire. Alexandre, le fils d'un militaire parfaitement absent. Une mère au foyer dépassée par l'énergie de ses trois garçons. Un divorce. Les études des fils comme une activité accessoire, soigneusement moquée. Le collège puis le lycée, simples lieux de forfanterie, de flirt et de préparation de soirées. Simon, mère enseignante, père ingénieur. Un parcours scolaire sans faute. Une grande sœur au diapason. Simon qui ne fumait pas, ne buvait pas. Simon qui racontait ses soirées à surveiller Alexandre et les autres, mais surtout son ami d'enfance, jusqu'au moment où, à la sortie d'un café ou d'une boîte de nuit, Alexandre décidait de monter dans une voiture.

Ils avaient un jeu. Rouler sur une route de campagne avec l'un d'entre eux allongé sur le toit. Il fallait faire de grands sourires aux conducteurs qui arrivaient en sens inverse. Parfois, Alexandre se mettait à genoux sur le toit et saluait tranquillement, goguenard, les automobilistes.

Alexandre rapportait ses exploits à Simon qui nous les rapportait ensuite, à son père et à moi. On en parlait souvent. Simon trouvait ça idiot. Nous étions évidemment d'accord avec lui. J'expliquais à son père, le soir, combien la communication entre parents et enfants était primordiale afin d'éviter ces comportements à risque. La mère d'Alexandre était sans doute concentrée sur ses propres problèmes. Simon la voyait de temps en temps, très apprêtée, très maniérée. Elle essayait de refaire sa vie, de rencontrer quelqu'un. Elle passait à côté de son fils. Ça me faisait pitié. Nous étions une famille unie et j'étais enseignante. Tout était en ordre. Chacun à sa place, dans la case qui lui revenait.

Simon me parlait régulièrement de ces jeux imbéciles. Il semblait vraiment s'inquiéter. Il avait l'air de douter. Que fallait-il faire ? Prévenir la mère d'Alex ? Lui dire : « Faites attention, il fait le malin, vous savez, il perd la tête pour cette fille, Sarah. Il ne sait pas quoi faire pour l'impressionner, la faire rire. Ça va trop loin. »

— Elle est belle, Sarah ? avais-je demandé à Simon, un soir.

— Oui, m'avait répondu mon fils simplement.

Il avait souri, l'air toujours inquiet. La conversation s'était arrêtée là. Il s'était assis dans le canapé. Il avait allumé la télévision. C'est à cet instant que sa sœur et son père étaient rentrés.

Et puis on nous appelle à deux heures du matin. Nous rejoignons les urgences dans un silence de plomb. D'autres parents sont déjà là. Le médecin surgit, il a les traits tirés. Il jette les dés sur le sol et distribue les rôles. Deux blessés légers, une fille, un garçon. Pour les deux autres, c'est plus lourd. Un garçon transporté en hélicoptère au CHU le plus proche. Un traumatisme crânien : pronostic réservé. L'autre

28 *est en état de mort cérébrale.*

J'ai longtemps cru à ça, à la magie de l'expertise éducative des bonnes familles, des enseignants, aux valeurs traditionnelles. Le père de Simon, fort de son sens du commerce, de sa masculinité et surtout de son désintéret total pour les questions éducatives, me mettait sur un piédestal en public. Il n'y connaissait rien et moi, évidemment, j'avais tout compris. Je donnais des conseils à tout le monde. J'ai longtemps distribué les bons et les mauvais points. Et puis je me suis éteinte. C'est ça, éteinte.

Cette nuit-là, je cherche une explication dans le regard des autres parents sur moi, une porte derrière laquelle Simon se cache, simplement pour me faire peur. Les autres parents scrutent mes vêtements, mes mains. Ils n'ont pas de réponse. Le père de Simon ne pleure pas, ne parle pas, à peine. Il demande simplement au médecin: « Mon fils, il était où? Simon, il était devant, derrière? » Le médecin lui répond: « D'après Sarah, la fille qui est légèrement blessée, votre fils était sur le toit. »

Une toile d'araignée, ces mots, ces regards. Je me débats comme je peux, cette nuit-là. Cette nuit-là de ma vie. Je me débats, pas longtemps, les forces me manquent. Quelque chose s'est insinué, le vide, partout, entre les mots, entre les gestes, entre chaque information, chaque demande qui tombe. Des papiers à remplir, à signer. L'impossibilité de faire le lien. Le démantèlement du réel.

J'ai revu Alexandre près d'un an plus tard, dans un supermarché, au rayon des produits laitiers. J'entendais quelqu'un qui parlait avec difficulté. Une silhouette maigre, un peu raide. On lui répondait, mais Alexandre n'écoutait plus. Il regardait les néons au plafond, comme un technicien le ferait pour planifier une réparation. Il ne m'a pas vue ce jour-là. C'est à la sortie de la pharmacie, quelques mois plus tard, que nous nous sommes salués. J'ai reconnu sa silhouette qui tanguait un peu sur le trottoir. Il me souriait. Je ne voulais pas le voir. Il venait vers moi. Il essayait de marcher vite. Il m'a dit quelques mots. Son élocution s'était nettement améliorée. Le geste était encore lent, raide. Mais il allait mieux. Je

n'ai aucun souvenir de ce qu'il m'a dit. Je me souviens de son regard, très doux, de sa main qui enserrait délicatement mon bras gauche. De notre immobilité. Du silence d'Alexandre, finalement. D'un sentiment de vide partagé. Le vide, dans les mots, dans la rue, dans la maison qui m'attendait, dans la cuisine. Dans la chambre de Simon. La contagion du vide.

À l'époque, je représentais l'origine du malheur, sa possible contamination, l'ombre de sa perpétuité. Le père de Simon m'avait quittée. Ce qui nous restait de lien, notre fille, levait deux mains blanches vers ma poitrine quand j'essayais de parler, deux mains blanches grandes ouvertes, les yeux mi-clos, un sourire de Joconde, pour me dire quelque chose comme : « Ta douleur t'appartient. » Ma douleur, un bouquet de fleurs des champs qui me restait dans les mains.

Alexandre et moi nous sommes revus de temps en temps. Toujours ce décalage entre notre immobilité, nos quelques paroles échangées et la vie qui continuait, très loin, autour de nous.

Un jour, dans la rue, il m'a présenté sa petite amie, Lydie. Elle était là, dans mon champ de vision. Je n'avais pas le choix. Lui serrer la main. Elle était crispée, le rire sec, embarassée. J'étais une tache, je l'ai compris dans son regard, une tache dans cette vie qu'elle construisait.

Alexandre et moi, on se donnait des rendez-vous, dans un parc, dans un salon de thé, dans un petit restaurant. Il me parlait de sa vie, de ses projets, de ses séquelles. Il me parlait de cette maison qu'il construisait avec l'aide de ses amis : « Ça revient moins cher. On s'entraide. » Il me montrait les plans, me parlait des petits tracas, du crédit. On ne parlait jamais de Simon. Aucun mot non plus sur cette nuit qui avait bouleversé nos vies. Nous n'en avons pas besoin. J'essayais de parler de moi, de mon quotidien. Toujours ce bouquet de fleurs des champs. À qui l'offrir ?

C'est lui qui m'a invitée à son mariage, un matin, dans un café du centre-ville.

— Elle est belle, Lydie...

30 — Oui, m'a répondu Alexandre.

Il a souri. Il avait l'air inquiet. Il a commandé un autre café.

J'ai dit non et puis peut-être : « Je ne sais pas... » Je me disais que, pour Lydie, ce n'était pas simple. Elle avait besoin d'autre chose, de lumière. Un garçon vierge, qu'elle aurait pu modeler.

Dans le regard des autres, je suis le prolongement de cette nuit-là. Sa continuité morbide. Je suis une tache dans la vie de mon ex-mari qui a su dépasser le deuil et continuer son chemin avec une autre femme. Je suis une tache dans la vie de notre fille, urgentiste, que je ne vois presque plus, qui m'appelle, rarement, et qui me parle avec cette condescendance propre aux techniciens de la vie. Combien de Simon a-t-elle pu sauver ?

Il est quatre heures du matin à l'horloge accrochée au-dessus du bar. Je dépose mon verre sur le comptoir. Quand Lydie, la jolie mariée, s'approche pour récupérer son homme, Alexandre lève une main vers son bustier immaculé, une main grande ouverte. Lydie se résigne et disparaît avec son frère qui la distrait comme il peut.

Alexandre veut danser. C'est ce que je comprends. Il me traîne jusqu'au milieu de la piste, immense piste, depuis que les tables ont été pliées et rangées sur les côtés. Il me parle d'une chanson que Simon aimait. Un tube des années quatre-vingt. C'est la première fois qu'il prononce son nom devant moi, depuis douze ans. Il regarde vers la scène, déserte. Les enceintes ont disparu, les instruments de musique, tout le monde. Nous sommes parfaitement seuls.

Il me prend le bras gauche, je sens qu'il s'appuie un peu sur moi. Il est fatigué, il pense peut-être à tout ce chemin qui l'attend. Notre immobilité. Notre silence, finalement. Ce sentiment d'impuissance partagé face aux vivants. Nous réagissons à contretemps. Nous n'arrivons plus à faire le lien. Le vide s'est installé dans les moindres gestes du quotidien, dans le moindre minuscule projet. Le vide, dans la blancheur de ce petit matin, entre les mots, dans la salle des fêtes, dans nos maisons qui nous attendent, dans nos cuisines. Dans ces

chambres invisibles, emmurées, qu'aucun architecte n'intégrera jamais dans ses plans, et qui résonnent encore la nuit, parfois.